

Coelhocalypse

Mathieu Arsenault

Numéro 299, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arsenault, M. (2013). Coelhocalypse. *Liberté*, (299), 53–54.

DOCTORAK, GO !

COELHO- POCALYPSE !

Pirater *Prochain* épisode,
et autres observations sur la libre
circulation des œuvres.

MATHIEU ARSENAULT

JE CROIS à la libre circulation des textes et de la culture en général. Je crois que l'intérêt public devrait avoir priorité sur l'intérêt des individus et que, pour cette raison, tout le monde devrait avoir accès aux œuvres. Ce principe est derrière la grande idée du domaine public, qui s'applique aux œuvres anciennes, rendues au patrimoine de l'humanité une fois passée une période de temps suivant la mort de leur créateur.

Mais je crois aussi que notre époque est en passe de faire faire à cette notion de domaine public un saut qualitatif. Il n'est d'ailleurs plus aujourd'hui question de croire ou non à la libre circulation. Le modèle de la culture comme industrie, qui a organisé et donné sa forme aux arts et aux lettres depuis les cinquante dernières années, entre présentement, avec la mise en commun de la culture, dans l'époque de son irrémédiable déclin. Le nouveau modèle, sur le point de supplanter l'ancien, on pourrait l'appeler la «collectivisation de la culture», c'est-à-dire la mise en commun, volontaire ou non, des œuvres d'art et de la culture pour tous. Qu'elles soient ou non régies par le droit d'auteur, les œuvres y sont précipitées sans que l'industrie arrive à fermer les vannes qui se sont ouvertes.

La collectivisation prend plusieurs formes. Pour la dénigrer, on évoque le piratage de la musique, des films, des séries télé. Le piratage, assure-t-on, est un vol qui prive les artistes des revenus auxquels ils ont droit. Mais du point de vue de la collectivisation, la question de la moralité du piratage est secondaire en regard de ce formidable déplacement qu'une horde anonyme fait subir aux produits de la culture de masse, les faisant passer dans le champ du collectif où chacun peut les consulter à sa guise, hors de l'appareil industriel dans lequel ils ont été créés. D'ailleurs, la question du piratage ne constitue peut-être qu'une phase dans l'histoire toute récente de la collectivisation de la culture. Une période de transition à laquelle succédera celle de la circulation décomplexée de

biens culturels cédant d'entrée de jeu leur droit de reproduction au collectif. La licence Creative Commons représente une manifestation de cette nouvelle étape. Elle tente d'établir des règles d'attribution des œuvres indépendamment des règles de leur circulation et de distinguer le droit d'auteur du droit de reproduction, que l'industrie culturelle avait plus ou moins fusionnés. On le constate déjà : les textes, les images, les vidéos qui sont immédiatement et gratuitement accessibles prennent petit à petit le pas sur les productions dont la circulation est restreinte par la nécessité de payer pour y avoir accès. À titre d'exemple, les critiques de livres gratuites en ligne sont celles qui circulent le plus. On les distribue, on les commente. Les critiques de livres publiées en revue ou cachées derrière un *paywall*, quant à elles, ne circulent virtuellement plus que via les dossiers de presse et les formulaires de demandes de subvention des artistes.

Il n'y a aucune raison pour que ce qui arrive en ce moment dans le champ critique ne se produise pas à terme dans le champ de la création et que la gratuité des œuvres ne devienne pas une condition de leur existence au sein de la culture. On le voit déjà dans le monde de la musique. L'industrie, ébranlée la première par la diffusion sauvage de ses produits (ah, la grande époque du P2P !), s'est adaptée en créant des plateformes comme Bandcamp ou Soundcloud, où l'écoute est gratuite, et tente d'élaborer un système de mécénat de l'auditeur.

RECHERCHÉ :
TROU_DE_MEMOIRE.RTF

Mais en littérature, se produit-il la même chose qu'en musique? Moi qui étais tout content de voir enfin apparaître la perspective d'une collectivisation de la littérature. J'allais enfin pouvoir faire de la place dans la bibliothèque de mon petit quatre et demi en trouvant l'équivalent numérique des exemplaires papier que je possède, ce qui est, d'après ce que j'ai compris, toujours légal au Canada. Voici d'ailleurs un truc infailible pour trouver une copie numérique d'un livre papier que vous possédez : il faut ouvrir le livre au hasard et chercher un extrait de phrase vraiment quelconque, de celles qui ne se retrouvent jamais en citation dans les articles critiques. Du genre : «ils n'en finissent plus de me raconter leurs malheurs et de me chuchoter à l'oreille.» Celle-ci vient de *Trou de mémoire* d'Aquin. On entre ça entre guillemets sur Google et voilà! Si une version numérique complète du livre existe, le lien devrait apparaître.

Or, il se trouve que j'ai finalement pu localiser très peu de livres complets. Ma bibliothèque continue de déborder et c'est au compte-gouttes que j'arrive à mettre la main sur ces livres qui ne sont pas encore tombés dans le domaine public. C'est très étrange... Est-ce que finalement personne ne s'intéresse suffisamment à Aquin pour numériser chacune des pages de ses œuvres complètes? Est-ce que le respect pour l'Œuvre, l'Artiste et le Livre freine l'élan de collectivisation qui s'est emparé du domaine de la production audiovisuelle? Est-ce que les œuvres du canon littéraire sont à ce point nombreuses et variées qu'elles diluent l'intérêt collectif pour leur mise en commun au point où leur circulation perd sa viabilité?

Du strict point de vue de cette volonté d'accumulation et de partage qui donne son élan à la collectivisation, la littérature *highbrow* apparaît encore, et peut-être de manière permanente, comme une production marginale sans grand intérêt.

Aussi, en ce qui concerne la création littéraire, l'apocalypse économique (l'« éconopocalypse »!) qui a frappé le monde de la musique populaire depuis dix ans semble s'amorcer différemment. Car la catastrophe économique (l'éconostrophe!) occasionnée par la collectivisation rapide de la musique semble jusqu'ici se limiter aux best-sellers, c'est-à-dire à cette frange de la production littéraire la plus intéressée et la plus centrale à l'industrie du livre. Si Aquin, Wittgenstein (en traduction française) et Guyotat sont encore à peu près impossibles à trouver, en revanche les *dumps* de données contenant les romans complets de Frédéric Beigbeder, Michel Houellebecq, Bernard Werber et Paulo Coelho se trouvent et se téléchargent en seulement dix minutes (c'est la coehlopocalypse!). Que cela peut-il bien signifier? Peut-être qu'au final, il y a de quoi se réjouir de la collectivisation en ce qui concerne la littérature.

DÉCAPITER LE POUVOIR LITTÉRAIRE

D'une part, tout le monde sait depuis des années que l'industrie du livre est devenue un cancer pour la chose littéraire sans qu'on ait trouvé jusqu'à maintenant ce qu'il faudrait faire pour lui couper les ailes et favoriser l'émergence d'un écosystème plus sain pour les propositions esthétiques ancrées dans notre époque. Le roman comme forme est exsangue. Il semble avoir définitivement perdu la vitalité dont il faisait preuve pendant la première moitié du xx^e siècle. Mais il continue pourtant de représenter pour le réseau commercial du livre la seule forme sérieuse (entendre profitable). Le roman a fort heureusement encore ses adeptes, si nombreux qu'ils seront prêts à collectiviser sans relâche les succès commerciaux jusqu'à l'effondrement des structures commerciales. C'est pour ça que nous, les affreux conspirateurs hautains du texte *highbrow* compliqué et du formalisme pop, nous les adorons : le lectorat, ce public harnaché à l'industrie du livre, aime trop fort, et il continuera de s'enthousiasmer des best-sellers jusqu'à l'étouffement de l'idée même de best-seller. Ces hordes de lecteurs sont les agents involontaires d'une révolution littéraire qui, malgré leur propre volonté, décapitera vraisemblablement le pouvoir économique qui donnait à cette littérature commerciale son pouvoir et sa visibilité. Paradoxalement, ce désir populaire de mettre en commun les œuvres ne touche précisément que les romans à succès tout en laissant à peu près

intacts à la fois le canon des œuvres modernes plus difficiles et l'ensemble de cette petite production actuelle qui n'atteint jamais la masse critique qui la placerait sur le chemin de sa diffusion sauvage et entraînerait dans la foulée son décrochage du réseau commercial.

D'autre part, le mouvement de la collectivisation du littéraire me semble aussi favoriser une multiplication des formes littéraires. Ces formes marqueront peut-être notre époque plus durablement que la pléthore de romans que continue de produire le réseau commercial du livre. Je ne parle pas de ces trucs *technoflashy* comme la « littérature » ou le roman interactif. Plus humblement, il me semble voir naître un intérêt pour les formes mineures qui apparaissent à intervalle régulier dans l'histoire littéraire. La résurgence de pratiques analogues

Du strict point de vue de cette
volonté d'accumulation et de partage
qui donne son élan à la collectivisation,
la littérature *highbrow* apparaît
encore, et peut-être de manière
permanente, comme une production
marginale sans grand intérêt.

au mot d'esprit, à l'aphorisme, au conte allégorique ou à la chronique me semble le mieux décrire notre époque, car c'est ce type de contenu qui fait grimper le compteur des blogues et le nombre des interventions proprement littéraires sur les réseaux sociaux. Je peux passer plusieurs heures par semaine à lire ce genre de contenu apparemment léger, mais souvent porteur d'un sens et de questions plus pertinentes pour notre époque que la plupart des romans que je scanne avec un réel ennui lorsqu'il m'arrive de passer entre les étagères de nouveautés des librairies. Et, voilà le plus beau, ce type de textes est résolument le produit de ce mouvement de collectivisation : ils sont gratuits et conçus pour être partagés, échangés, commentés. Mis en commun.

Mais mais mais... Si la collectivisation détruit l'appareil commercial du livre, si elle fait s'effondrer les structures financières du littéraire, comment les auteurs pourront-ils gagner leur vie? Où trouveront-ils l'argent et surtout le temps pour continuer d'écrire? La question reste entière, et le restera sans doute des années encore avant qu'émerge à nouveau un modèle économiquement viable de l'auteur comme artiste professionnel, si toutefois cela se produit un jour. Entre-temps, la collectivisation fait de nous tous des marginaux du système capitaliste, qui vivent de subventions et de bourses sans savoir combien de temps cela va encore durer. Ce qui ne change pas grand-chose à la situation dans laquelle l'industrie culturelle place l'écrivain, avec son maigre 8 ou 10 % de droit d'auteur par livre vendu. Pour ma part, je fais des t-shirts, et la boutique est ouverte. **L**

Mathieu Arsenault est auteur et critique. Il anime le blog *Doctorak, Go!* depuis novembre 2008. Son roman *Vu d'ici*, paru aux Éditions Triptyque en 2008, a été adapté pour le théâtre par Christian Lapointe en 2012.